Document generated on 06/05/2025 12:19 p.m.

Liaison

Un peuple de la dispersion

François Paré

Number 33, Winter 1984–1985

Une culture de la dispersion

URI: https://id.erudit.org/iderudit/43244ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Paré, F. (1984). Un peuple de la dispersion. *Liaison*, (33), 28–28.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Un peuple de la dispersion

C'est Noël sur Hawkesbury et, comme presque tous les « gens d'ici » de Jean-Marc Dalpé, Gerry Brault attend devant son téléphone muet que quelqu'un lui fasse signe de vie. Mais ce secours du monde extérieur ne viendra pas. Personne n'appellera. Pendant que les autres fêtent, il restera seul devant sa bière à se rappeler le grand voyage qui a mené son père de l'Acadie à travers Montréal-la-Dépression jusque dans l'Est ontarien. Le personnage du livre de Dalpé est à peine inventé. Il y en a beaucoup qui, parmi nous, reconnaîtront l'isolement dans lequel nous vivons tous les jours.

Être Ontarois ou Ontaroise, c'est s'affirmer malgré la dispersion. C'est parler dans une grande salle vide. La foule est toujours plus petite que celle qu'on attendait. Si les personnages de la littérature ontaroise ont tendance à bavarder sans arrêt, à chanter, à crier, c'est parce qu'il viennent tout juste de se retrouver comme dans une grande soirée. Les livres, les disques, ici, sont comme des salles de quille ou de billard, des arénas de la Wintario, où on se rassemble pendant quelques heures pour une petite intrigue, où on s'amuse à se faire des présentations. Les amateurs de théâtre se souviendront de *Lavalléville* d'André Paiement. Adolphe, le chef du village, s'y met à chanter tout haut, dans la plus pure tradition des productions musicales, en proclamant qu'il attend de la visite, que « la visite vient nous visiter ». Plus tard, dans cette pièce, Diane, l'adolescente de 18 ans et la voix de la conscience collective, parle de son pays désuni :

« Oui mon pays désuni
je l'ai connu
je l'ai vécu longtemps ».

* * *

C'est de ce pays de « la visite » et de la désunion que *Liaison* parle aujourd'hui dans une série d'articles thématiques qui nous mènera au moins aux trois coins de la francophonie ontarienne et beaucoup plus loin encore. Nous établissons des parallèles avec la diversité régionale de l'Italie. Géographiquement, les Ontarois se diluent partout dans un énorme territoire. On les retrouve surtout à la frange du Québec, mais cette bordure francophone est un écran magique qui cache des milliers de « gens d'ici », égrenés un à un, deux à deux, cent à cent, au long des villages du Nord, du Sud et de l'Est. C'est toute une géographie en étoile à trois pointes dans laquelle il est difficile de marquer un lieu central.

La dispersion est devenue au cours des années une image qui conditionne l'imagination populaire et les mentalités. Parce qu'on vivait dans un pays comme celui-là, on en est arrivé à penser et à imaginer différemment. Nous n'habitons par sur l'île, mais partout dans la mer. Voilà pourquoi, l'idée de la dispersion réapparaît dans le théâtre, la chanson, la poésie de l'Ontario français. Ce n'est pas une maladie : c'est une façon à nous de concevoir l'espace, un mode d'être à part des autres.

Et que dire de Robert Paquette dont les Pierre, les Jean, les Dédé rêvent de grands voyages exotiques, mais finissent toujour par se retrouver au foyer? Pour les peuples plus nombreux et plus concentrés, il est facile de prendre toute la place. Le pays est plein à craquer. En Ontario français, on dirait qu'il y a des intervalles entre chacun de nous, des vides qui nous séparent. Une section thématique sur la désunion ne pouvait que convenir à un magazine qui a pour nom *Liaison*. Ceux et celles que nous avons appelés à témoigner rempliront l'espace de leurs paroles bien vivantes.

* * *

François Paré